

Saint-Denys Garneau et le don épistolaire. La lettre du 30 décembre 1932

Geneviève Lafrance

Volume 23, numéro 1 (67), automne 1997

Madeleine Ouellette-Michalska

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201348ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201348ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafrance, G. (1997). Saint-Denys Garneau et le don épistolaire. La lettre du 30 décembre 1932. *Voix et Images*, 23(1), 119–134. <https://doi.org/10.7202/201348ar>

Résumé de l'article

Que tout commerce épistolaire repose sur une pragmatique du don, sur un geste qui, parce que sans garantie de retour, engendre une dette permanente entre les partenaires de l'échange, c'est ce que suggère la lettre de Saint-Denys Garneau écrite à Sainte-Catherine-de-Portneuf le 30 décembre 1932. Là, l'épistolier s'adonne à une intense activité comptable qui a pour effet de conférer à son offrande une valeur inestimable. La présente étude propose de replacer cette pratique du don épistolaire dans le contexte discursif du Québec des années trente, à une époque où le système du don apparaît aux principaux doxographes comme une alternative à la morale utilitariste et à l'économie de marché qui ont précipité le Québec dans la Crise. Profondément engagé dans l'idéologie de son temps, Saint-Denys Garneau fait également figure d'usurier épistolaire, spéculant sur la logique corporatiste du don afin d'amorcer sa carrière d'écrivain.

Saint-Denys Garneau et le don épistolaire. La lettre du 30 décembre 1932

Geneviève Lafrance, Université de Montréal

Que tout commerce épistolaire repose sur une pragmatique du don, sur un geste qui, parce que sans garantie de retour, engendre une dette permanente entre les partenaires de l'échange, c'est ce que suggère la lettre de Saint-Denys Garneau écrite à Sainte-Catherine-de-Portneuf le 30 décembre 1932. Là, l'épistolier s'adonne à une intense activité comptable qui a pour effet de conférer à son offrande une valeur inestimable. La présente étude propose de replacer cette pratique du don épistolaire dans le contexte discursif du Québec des années trente, à une époque où le système du don apparaît aux principaux doxographes comme une alternative à la morale utilitariste et à l'économie de marché qui ont précipité le Québec dans la Crise. Profondément engagé dans l'idéologie de son temps, Saint-Denys Garneau fait également figure d'usurier épistolaire, spéculant sur la logique corporatiste du don afin d'amorcer sa carrière d'écrivain.

Quelques mois après la parution de *Regards et jeux dans l'espace*¹, Saint-Denys Garneau écrit à Robert Élie qu'il «n'aime plus écrire» et que c'est donc «avec plaisir [qu'il] abandonne le chemin des “paradis artificiels”²». À Claude Hurtubise, il affirme plus laconiquement «qu'on ne [l']y prendr[a] plus³». Pourtant, jusqu'à peu avant sa mort, il ne cessera de reprendre la plume pour se confier à ses correspondants. Pourquoi lire aujourd'hui les lettres de Saint-Denys Garneau? Peut-être précisément par attrait pour cet écrivain paradoxal qui, tout en clamant son incapacité à communiquer, entretient assidûment ses relations épistolaires. Ou encore

-
1. Saint-Denys Garneau, *Regards et jeux dans l'espace*, *Œuvres*, texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque des lettres québécoises», 1971.
 2. *Id.*, lettre à Robert Élie du 30 décembre 1937, *Lettres à ses amis*, Montréal, HMH, coll. «H», 1970 [1967], «Avertissement» de Robert Élie, Claude Hurtubise et Jean Lemoyne, p. 328.
 3. *Id.*, lettre à Claude Hurtubise, janvier 1938, *Lettres à ses amis*, p. 331.

pour découvrir, derrière le poète du drame intérieur, celui qui commente à bâtons rompus ses parties de pêche, sa situation financière et ses beuveries du nouvel an. Je me propose de faire ici la lecture d'une de ces lettres, écrite « en communauté » à Jean Le Moyne et à deux autres amis, le 30 décembre 1932⁴. Après avoir examiné le portrait que fait Saint-Denys Garneau de ses destinataires et de lui-même, l'analyse mettra en évidence certaines similitudes entre les caractéristiques de cette communauté épistolaire et le Québec des années trente. Il sera ainsi montré comment la lettre de Saint-Denys Garneau intègre des fragments du discours socio-économique et clérical de l'entre-deux-guerres et en quoi cette pratique épistolaire permet à l'aspirant poète de s'insérer dans les réseaux littéraires de son époque.

Le comptable, le donateur et les autres

Le 30 décembre 1932, Saint-Denys Garneau est en vacances au manoir familial de Sainte-Catherine-de-Portneuf. La missive que cet étudiant de vingt ans adresse alors à ses amis ne laisse nullement présager la richesse des vers qui naîtront bientôt de sa plume : c'est une lettre de collègien, dans laquelle l'épistolier disserte sur les vices de la ville et les vertus de la campagne, en ayant préalablement pris soin de réprimander plaisamment ses destinataires. Saint-Denys Garneau consacre en effet les premiers paragraphes de sa lettre à faire le portrait de ses amis. Avant d'être « trois personnes humaines » (L, 61), ils sont d'abord représentés comme une véritable « communauté » (L, 61) de corps et d'esprit : inséparables, non seulement unis mais littéralement attachés les uns aux autres, les membres de cette fraternité ne connaissent d'autre loi que « l'intérêt désintéressé [qu'ils] port[ent] aux choses les uns des autres » (L, 61). Les trois destinataires sont à un tel point confondus en une communauté homogène que l'un d'eux ne sera pas même nommé dans les quelque six pages de cette lettre. À peine créée, cette Sainte Trinité est toutefois rapidement déchue : dès le troisième paragraphe, cette « [é]pître » (L, 62) devient une véritable mise en accusation des destinataires, qui d'« hommes de peu de foi » (L, 61) sont transformés en « ignobles » (L, 62), en « paresseux invétérés, et par suite débauchés » (L, 61), voire en « cochons » (L, 61) et en « mollusque[s] » (L, 63). La liste d'injures semble atteindre son paroxysme lorsque l'épistolier représente ses amis en « habitants des villes » (L, 62), pour immédiatement procéder à une longue condamnation des cités et des « spectres » (L, 64) qu'elles abritent. L'évidente parodie de la

4. *Id.*, Lettre du 30 décembre 1932, *Lettres à ses amis*, p. 61-67. Désormais, toute référence à cette lettre sera indiquée par le sigle L, suivi du folio.

Le deuxième destinataire, désigné sous le nom de Georges, est Georges Beullac, oncle du poète ; le troisième, dont l'identité n'est pas révélée, est probablement Claude Hurtubise.

première partie de la lettre cède alors la place à un discours manichéen à la tonalité beaucoup plus sombre.

Le portrait que fait Saint-Denys Garneau de lui-même n'est pas moins univoque que celui qu'il dresse de ses correspondants. Le procédé qui régit cette autoreprésentation semble en effet assez simple : en tous points, il s'agit pour l'épistolier de s'opposer à ses destinataires. Face à la communauté formée par ceux-ci, il se présente d'abord comme l'homme le plus seul qui soit : celui « qui se retire dans le désert » (*L*, 61). Aux « païen[s] » (*L*, 63), aux ignares et aux libertins vient ensuite s'opposer l'image d'un « prophète » (*L*, 62), d'un sage qui seul possède la vérité. Les trois paresseux incapables de gérer leur temps contrastent par ailleurs avec l'homme « affairé » (*L*, 62), qui dresse la liste des « nombreuses occupations » (*L*, 61) « sous lesquelles [il] succombe⁵ » (*L*, 62). Les citadins sont pour leur part déclassés par le vacancier qui sait profiter des douces leçons de la nature, tandis qu'au silence des « ingrats qui n'[ont] pas le cœur d'adresser un mot à [leur] ami » (*L*, 61) correspond évidemment la prolixité de ce dernier. Enfin, et peut-être même surtout, à l'« intérêt désintéressé » (*L*, 61) des destinataires s'oppose le personnage du comptable.

Tout au long de la lettre qui nous occupe, Saint-Denys Garneau ne cesse en effet de mesurer, de comparer et d'enregistrer la valeur de ce qui l'entoure. Les deux premières phrases de cette missive résultent elles-mêmes d'un calcul fort simple : « Au lieu de vous écrire à chacun séparément, j'ai décidé, dans mon auguste sagesse, de vous écrire à tous en communauté. Le temps est précieux et passe vite ! » (*L*, 61) À considérer ces premières lignes, l'écriture de cette lettre semble motivée par un pur souci d'économie. L'épistolier se révèle effectivement fort préoccupé par l'administration de ces denrées rares que sont les heures et les minutes. Ne se contentant pas de gérer les siennes, il se soucie de l'usage qu'en font ses amis et leur demande : « À quoi dépensez-vous votre temps, ces gouttes fécondes en semence d'éternité ? » (*L*, 61) Le destinataire lui-même rend compte en détail de ses menues activités qui prennent « de longs bouts de [son] précieux temps » (*L*, 62). Mais les calculs du comptable ne sauraient s'arrêter à ces seules considérations temporelles. Saint-Denys Garneau se complaît également à mesurer sa propre valeur, qu'il compare non seulement à celle de ses destinataires (comme nous venons de le voir), mais également à celle des prostituées qu'on lui préfère injustement : « Ah ! souvenez-vous et faites pénitence [...] Car vous aurez toujours des putains parmi vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours ! » (*L*, 61) Autant dire que son temps est compté et que celui qui pastiche l'onction à Béthanie prône une activité économique basée sur des ressources non

5. Ces occupations paraissent même innombrables, étant donné l'évocateur « etc. » mettant fin à l'énumération.

renouvelables ! L'épistolier s'évertue par ailleurs à comparer la rentabilité de la ville et de la campagne :

Car la vie [essentiellement rurale] encourage la vie ; il y a l'émulation de la vie ; la vie se communique et ce qui se mêle à son rythme éternel grandit. Tandis que la mort [urbaine] pèse comme un boulet au pied de la vie ; la vie doit vaincre cette inertie et c'est une lutte qui l'épuise. La lutte de la vie contre la vie crée de l'énergie ; mais la lutte de la vie contre la mort au sein de la mort même est désespérée [...] Même l'hiver [en campagne] est un long sommeil réparateur d'énergie. (L, 64-65)

Le gérant épistolier se fait aussi conseiller en investissement littéraire ; recommandant à ses amis la lecture d'un livre de Ernest Hello, il précise que «chacun [d'eux] y ferait son profit» (L, 62). Enfin, c'est la dépense de sa propre énergie que Saint-Denys Garneau comptabilise en guise d'excipit : «Sur ce, je vous quitte [...] Je me suis ici vidé totalement et il me reste à peine la force de signer.» (L, 66).

Quel est l'effet produit par cette activité comptable à laquelle s'adonne Saint-Denys Garneau ? À force de tout estimer et de tout comparer, le destinataire parvient à conférer à sa propre lettre une valeur considérable. Cette missive se présente en effet comme une importante dépense d'énergie et de temps, denrées fort prisées par l'écrivain. Elle renferme également les précieux conseils d'un sage et le témoignage d'une amitié sans prix. En traçant ce double portrait, l'épistolier creuse une infranchissable distance entre lui-même et ses destinataires, créant une communauté épistolaire où lui seul peut donner⁶. Selon la logique de cette lettre, puisque aucun des amis de Saint-Denys Garneau ne sait administrer son temps, seul celui-ci peut s'organiser de façon à entretenir assidûment des relations épistolaires. De plus, ses correspondants étant prétendument ignares en tous points, ils ne sauraient écrire qu'une mince poignée d'inepties. Une autre raison, plus importante encore, fait de Saint-Denys Garneau l'unique membre actif de cette communauté. Comme nous l'avons déjà remarqué, les destinataires de cette lettre sont dépeints sous les traits de citadins. Or, les villes décrites par l'épistolier sont des «tombeaux» (L, 63) et des «sépulcres» (L, 63) ; elles sont un «décor funèbre» (L, 63) où pèse «la lourdeur d'un silence qui n'a pas de vie, qui ne respire pas» (L, 63). Leurs habitants deviennent donc de véritables «morts» (L, 64). Réduits à cet état de spectres, les destinataires pourraient difficilement prendre la plume⁷. Notons enfin qu'avant de conclure sa missive, Saint-Denys Garneau ne manque pas de préciser à ses amis que «dans une

6. Cela n'est pas sans rappeler les études de Vincent Kaufmann, selon qui «[l]a lettre semble favoriser la communication et la proximité ; en fait, elle disqualifie toute forme de partage et produit une distance grâce à laquelle le texte littéraire peut advenir». Vincent Kaufmann, *L'équivoque épistolaire*, Paris, Minuit, coll. «Critique», 1990, p. 8.

7. À moins que, dans une perspective toute kafkaïenne, la pratique épistolaire ne soit qu'un «commerce avec des fantômes», qu'un échange entre morts-vivants ou, pour faire plus garnélien, entre morts et vivants... Voir Franz Kafka, *Lettres à Milena*, Paris, Gallimard, 1988, p. 267.

semaine [il sera] de retour dans [leur] agréable compagnie» (L, 66), ce qui laisse à ces «paresseux invétérés» (L, 61) fort peu de temps pour lui répondre.

Nous voilà en présence d'un épistolier dont l'activité comptable permet à la fois de priver ses destinataires de parole et de leur donner une lettre de la plus grande valeur. On ne saurait cependant oublier que Saint-Denys Garneau prétend s'adresser à ses amis «pour les exhorter à lui écrire» (L, 62). Sans chercher à démentir l'auteur sur le terrain de ses propres intentions, rappelons néanmoins que celles-ci sont également exprimées dans le paragraphe suivant cette exhortation : «Ah! mes chers *noveritis vos noveritis me*, que vous vous connaissiez et que vous me connaissiez!» (L, 62) Apprendre à ses destinataires à se connaître et à connaître celui qui leur écrit, c'est faire le double portrait que nous savons, avec les conséquences qui s'ensuivent. Nous en venons donc à penser que, bien avant de chercher à recevoir des lettres, Saint-Denys Garneau vise à se représenter comme le principal, voire l'unique donateur de la communauté fictive qu'il crée. Mais quelle est la logique économique derrière un tel commerce épistolaire? Pourquoi insister sur un pareil don? Dans le Québec des années trente, le don est tout sauf un geste innocent; c'est en replaçant cette lettre dans son contexte socioculturel que l'on pourra le mieux l'interpréter.

Discours social et don épistolaire

Dans un article intitulé «Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau», Benoît Melançon propose de «dessiner la carte du discours social du Québec des années trente [puis de] mettre en regard cette carte et les textes épistolaires garnéliens⁸». Sans prétendre ici tracer une telle carte discursive, il est néanmoins possible de dégager certains aspects de la *doxa* qui semblent inspirer la lettre du 30 décembre 1932, particulièrement en ce qui a trait aux divers discours sur le don.

Faire, à la manière de Saint-Denys Garneau, un don qui s'affiche comme une pure perte parce que sans espoir de retour, c'est d'abord se prononcer contre l'économie bourgeoise. Afin de mieux comprendre ce geste ostentatoire, il convient de s'interroger sur la signification sociohistorique du don. Dans *L'esprit du don*⁹, Jacques T. Godbout affirme que celui-ci représente une alternative à l'économie de marché et à l'État moderne. S'appuyant sur les travaux de l'anthropologue Marcel Mauss¹⁰, il rappelle

8. Benoît Melançon, «Pour une lecture sociale de la correspondance de Saint-Denys Garneau», *Voix et images*, n° 58, automne 1994, p. 97.

9. Jacques T. Godbout, en collaboration avec Alain Caillé, *L'esprit du don*, Montréal, Boréal, 1992.

10. Marcel Mauss, «Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques», *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1985 [1950], p. 145-279.

que la majorité des sociétés archaïques sont fondées sur la primauté du don. Les organisations politiques et économiques modernes, rejetant l'aumône au profit d'un système de droits et de devoirs, se présentent souvent comme des «dispositifs anti-dons¹¹». Godbout va plus loin encore dans cette voie : il suggère que la pensée utilitariste, source de notre modernisme sociopolitique, rend le don tout à fait incompréhensible. En effet, ce dernier n'est pas un acte isolé, mais est constitué de moments distincts : d'abord *donner* (faute de pouvoir appeler ce moment autrement), puis *recevoir*. Or, l'utilitarisme «isole abstraitement le seul moment du recevoir et pose les individus comme mus par la seule attente de la réception¹²». Non pas que le premier instant du don proprement dit soit ignoré (tout échange comporte nécessairement un moment où l'on transmet), mais seule l'acquisition est perçue comme ayant une valeur en soi. Un premier présupposé de la thèse défendue par Godbout apparaît ici clairement, soit que le désir de donner est aussi important que celui de recevoir, «[q]ue donner, transmettre, rendre, que la compassion et la générosité sont aussi essentiels que prendre, s'approprier ou conserver, que l'envie ou l'égoïsme. Ou encore que «l'appât du don» est aussi puissant ou plus que l'appât du gain¹³.» En dehors de cette hypothèse, il ne saurait en effet y avoir d'alternative à la pensée utilitariste et, en conséquence, nul geste fait contre l'économie bourgeoise.

Loin d'isoler le seul moment de la réception d'une lettre, Saint-Denys Garneau semble plutôt l'occulter au profit de l'offrande, c'est-à-dire de l'écriture. Insistant sur la valeur de ses écrits (et donc sur le fait qu'il écrive), exhortant ses destinataires à faire de même, l'épistolier ne présente nullement l'image de celui qui vénère chaque visite du facteur et qui va jusqu'à préférer recevoir l'enveloppe au fait de lire la lettre qu'elle contient. Dévaloriser aussi ouvertement l'acquisition, c'est, dans un langage utilitariste, exhiber son désintéressement. Or, s'opposer ainsi aux principes fondateurs de l'économie de marché est lourd de sens dans le Québec des années trente, où la Crise est perçue comme l'effondrement du monde capitaliste. En effet, face à un tel cataclysme, l'opinion générale n'est point de réajuster le système, mais de le remplacer tout bonnement. Dans un texte consacré à cette période, Gilles Marcotte évoque en ces termes l'idéologie dominante de l'époque : «Un monde s'écroule — disons le monde bourgeois, libéral, capitaliste ; un autre s'apprête à naître dans les convulsions, qui sera corporatiste ou socialiste, *peu importe*¹⁴.» Peu importe à ceci près que l'alternative présentera l'équivoque «de l'ancien et du nouveau, de l'ancien qui se pare des audaces de la nouveauté¹⁵».

11. Jacques T. Godbout, *op. cit.*, p. 28. Voir aussi p. 88.

12. *Ibid.*, p. 31.

13. *Ibid.*

14. Gilles Marcotte, «Les années trente : de Monseigneur Camille à la Relève», *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Essais littéraires», 1989, p. 54.

15. *Ibid.*, p. 55.

Cette mutation socio-économique que prônent les discours issus de la Crise prend dès lors la forme d'un retour. C'est également le verdict de Fernand Dumont qui, dans un article portant sur cette « première révolution tranquille », précise que la « vision du monde » partagée par tous les doxographes de l'époque est essentiellement « de style communautaire ¹⁶ ». Analysant un discours de Lionel Groulx, le sociologue conclut : « L'idéal de fond est le suivant : la *communauté* canadienne-française est dépouillée de pouvoir économique ; la reconquête de ce pouvoir se fera par mode communautaire, en retissant un réseau économique autochtone ¹⁷ ». Réseau autochtone, organisation précapitaliste, nous voilà revenus au système du don.

La lettre du 30 décembre 1932 paraît ainsi fortement nourrie par le discours économique de la Crise. Notons que *La Relève*, qui sera formée deux ans plus tard, aura elle-même une orientation nettement corporatiste et antimatérialiste. Saint-Denys Garneau se fera le héraut de ce groupe en écrivant, dans *Regards et jeux dans l'espace* : « Nous ne sommes pas des comptables / Tout le monde peut voir une piastre de papier vert / Mais qui peut voir au travers ¹⁸ ». Face à l'économie, le comportement du poète, qui publiera son unique recueil à compte d'auteur et le retirera du marché moins d'un an après sa parution, sera lui-même fort peu utilitaire. Une particularité importante de la lettre de décembre 1932 s'inscrit dans ce même courant d'idées : tout en misant sur la valeur du don, Saint-Denys Garneau n'y fait jamais mention d'argent. Dans cette missive, tout semble compté afin de donner plus de poids à l'offrande, sauf ce qui constitue le moteur même de l'économie de marché.

Approfondissant la distinction qu'il fait entre l'utilitarisme et le don, Jacques T. Godbout explique par ailleurs comment la modernité économique isole le consommateur du producteur. Grâce à l'apparition d'intermédiaires tels que le commerçant et le bureaucrate, « [l]e rapport marchand et l'argent [...] évacuent par définition tout lien personnel, toute personnalisation de la chose qui circule ¹⁹ ». Dans ce système, les objets deviennent des « choses étranges sans filiation, en quête de sens ²⁰ ». C'est ce que Walter Benjamin a nommé « la prostitution de l'âme de la marchandise ²¹ ». Il paraît dès lors significatif que le rejet de l'économie de marché s'exprime chez Saint-Denys Garneau par la pratique épistolaire. La lettre,

16. Fernand Dumont, « Les années trente : la première révolution tranquille », Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy (dir.), *Idéologies au Canada français. 1930-1939*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978, p. 6.

17. *Ibid.*, p. 7.

18. Saint-Denys Garneau, « Nous ne sommes pas », *Regards et jeux dans l'espace*, p. 11.

19. Jacques T. Godbout, *op. cit.*, p. 223.

20. *Ibid.*, p. 219.

21. Walter Benjamin, *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, coll. « Critique de la poésie », 1979, p. 84.

à l'instar de tout don, ne trouve son sens et sa valeur que dans la relation qu'elle instaure entre les partenaires de l'échange. Contrairement à la marchandise de Benjamin, elle ne cherche pas à séduire le passant inconnu ; elle est déjà tout imprégnée de son destinataire et de son destinataire, voire saturée de leurs portraits, comme c'est le cas pour la missive qui nous occupe. Vue sous cet angle, et non sous celui de sa potentielle valeur commerciale, la lettre intime semble être l'un des derniers objets qui refusent encore de se transformer en marchandise.

La signature de l'épistolier, qui est la même dans toutes les lettres qu'il envoie à ses amis, révèle elle aussi un certain rejet de l'économie de marché : grâce à la particule nobiliaire, « de Saint-Denys » apparaît comme le prénom antibourgeois par excellence. Dans un récit biographique, Antoine Prévost, cousin du poète, affirme que ce prénom était pour la famille l'étendard d'origines nobles que venait relayer une geste familiale savamment reconstruite, faussée et exhibée :

Assidûment cultivée par sa famille, la mémoire des générations est à l'origine des prénoms du poète : Hector pour son parrain ; de Saint-Denys, comme son oncle, en mémoire des ancêtres anoblis par Louis XIV. [...] De plus, il semble certain que cette particule explique le choix du prénom par les parents qui la respectaient en s'adressant à leur fils, et pour qui elle était un rappel des origines aristocratiques de la mère²².

Cette noblesse, symbole d'un ordre social anticapitaliste révolu, trouve un écho ailleurs dans le texte de la lettre, plus précisément dans le lieu d'où elle provient : du temps de la colonie, les terres de Sainte-Catherine-de-Portneuf, alors de-Fossambault, étaient la propriété seigneuriale des ancêtres maternels du poète. Cette histoire familiale jette un éclairage nouveau sur le « moi qui suis fait pour être rentier » (*L*, 62) que contient la lettre, puisque vivre de ses rentes (c'est-à-dire *jouir du revenu de la productivité naturelle d'une terre, distincte de celle du travail et du capital investis*, conformément à la définition qu'en donne *Le Petit Robert*), c'est précisément le mode de vie que menaient les aïeux du poète. Un autre indice permet de supposer que ce lieu était perçu comme un refuge face au monde bourgeois : le manoir de Sainte-Catherine fut racheté de justesse à une tante par la famille Garneau au moment où il allait être cédé à des industriels, et ce en puisant dans l'héritage du grand-père Prévost, l'héritage étant une forme particulière de don. Cet achat semble avoir été fait afin de compenser la perte d'emploi du père, qu'Antoine Prévost qualifie de « gérant de banque manqué²³ » : atteint d'une soudaine surdité, celui-ci se vit forcé de quitter son poste de comptable en 1916. Lieu du culte des ancêtres aristocrates, ancienne seigneurie reconquise grâce à l'héritage maternel et incarnation d'un mode de vie alternatif ayant succédé à

22. Antoine Prévost, *De Saint-Denys Garneau, l'enfant piégé*, Montréal, Boréal, 1994, p. 13.

23. *Ibid.*, p. 69.

l'échec bancaire du père, le domaine, d'où proviennent la majorité des lettres écrites par «de Saint-Denys», se présente donc comme un lieu d'où est bannie toute valeur capitaliste.

Interprétée comme une valorisation du don, la lettre de Saint-Denys Garneau semble nourrie par un discours social qui clame la chute du monde bourgeois et prône son remplacement par des modèles archaïques d'organisation. Mais les liens entre cette lettre et la *doxa* de l'époque ne sauraient se résumer à ces seules constatations économiques. La peinture que fait l'épistolier de ses destinataires et de la ville porte aussi les traces de cette «hégémonie discursive» dont parle Pierre Popovic dans un texte sur le «sociogramme montréalais» des années trente²⁴. Nous avons déjà observé quelques-unes des causes qui font en sorte que les destinataires de cette lettre ne peuvent répondre à l'appel qui leur est lancé. En associant ses amis à la ville, l'épistolier accroît leur incapacité à donner, et ce grâce à un raisonnement tout à fait conforme à l'hégémonie discursive de l'époque. Selon Pierre Popovic, «le sociogramme montréalais [...] repose tout entier sur une identification entre Montréal et la crise²⁵». Citadins, Jean Le Moyne et ses comparses se voient donc transformés en victimes de la Crise, plus précisément en chômeurs. C'est ce que laisse supposer l'insistance avec laquelle l'épistolier fait de ses destinataires des fainéants et des paresseux, dont «les jours sont vides de tous devoirs et qui n'[ont] pour règle que [leur] bon vouloir» (*L*, 61). Dans le discours de l'époque, les chômeurs sont en effet de «mauvais flâneurs», voire de véritables «allégories de la "dégradation" urbaine²⁶», ce qui n'est pas sans rappeler les personnages «ignobles» et «débauchés» décrits par Garneau. Bref, les destinataires de cette lettre, ce sont les pauvres de la ville, ceux qui, en conséquence, ne peuvent pas donner, et surtout pas écrire. C'est ce que rappelle Pierre Popovic: «La crise, et donc la ville, n'accède à la narration littéraire que par le biais de l'apitoiement misérabiliste et/ou du fait divers haut de gamme. Montréal n'est racontable que de cette façon. [...] On parle d'eux [des assujettis de la crise], souvent, mais ils ne parlent pas, jamais²⁷.»

Face à ces victimes de la Crise privées de parole, Saint-Denys Garneau se fait le représentant de l'ordre social et apporte des solutions tout à fait conformes à l'idéologie de l'époque. Toujours selon Popovic, devant le phénomène de la Crise, «les décisions sociales et politiques adoptées [...] ont essentiellement été de trois ordres: le recours aux

24. Pierre Popovic, «Le mauvais flâneur, la gourmandine et le dilettante. Montréal dans la prose narrative aux abords du "grand tournant" de 1934-1936», Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 211-278.

25. *Ibid.*, p. 231.

26. *Ibid.*, p. 226.

27. *Ibid.*, p. 230 et 228.

organismes caritatifs [...], l'appel aux œuvres de bienfaisance et la relance de mesures catholico-morales [...], la revalorisation de l'agriculture par les campagnes de retour à la terre²⁸». Ces trois dispositifs anti-dépression trouvent leur exact écho dans la lettre de Saint-Denys Garneau. La glorification de la campagne y occupe de toute évidence une place de choix. De même, l'esprit charitable des œuvres de bienfaisance est exhibé dans le don épistolaire. L'importance accordée aux solutions d'ordre moral mérite pour sa part une attention particulière. Fernand Dumont fait de cette association entre les crises économique et morale «le noyau, le foyer d'agglomération de la thématique idéologique de la décennie²⁹». L'introduction au *Programme de restauration sociale* de 1933 reflète cette façon éthique d'envisager la situation : «Nous croyons [...] que les causes principales de la crise sont d'ordre moral et nous la guérirons surtout par le retour à l'esprit chrétien³⁰.» Or, sermonner ses correspondants (c'est-à-dire *donner* des conseils), c'est précisément ce que fait Saint-Denys Garneau :

Voilez-vous la face hommes de peu de foi ! Et que la raison orgueilleuse soit confondue. Que votre doigt touche et que vos yeux voient ; voici que se réalise la parole à laquelle vous n'avez pas voulu croire. [...] Ah ! souvenez-vous et faites pénitence ; pratiquez les œuvres de miséricorde et écrivez-moi. (*L*, 61)

Au-delà de l'ironie, on doit être sensible au fait que, dans la signature, le saint vient ici déloger le *de*.

L'idée dominante à l'époque où sévit la Crise est que celle-ci ne saurait être conjurée sans une meilleure éducation des masses. Les propos de Saint-Denys Garneau n'échappent point à cet axiome. Ainsi confie-t-il à Jean Le Moyne, deux ans après la lettre circulaire : «C'est parce que l'élite est indolente, inapte, incapable, ici, que la masse est tellement amortie [...]. À nous la faute, à nous le devoir de réparer la faute, de réveiller le peuple, de le secouer. Il n'est que temps³¹.» De même, selon Fernand Dumont, la nécessité de réformer le système éducatif est au cœur de la *doxa* des années trente : «Former des hommes, ce fut la préoccupation principale. À partir des vues les plus opposées, s'amplifia un réquisitoire contre l'école³².» Dans sa lettre du 30 décembre, Saint-Denys Garneau fait allusion au cours du «révérend J.» et soutient que l'étude d'un «gros tas de notes prises durant [ce] cours en petits morceaux» (*L*, 62) représente un travail «long et pénible» (*L*, 62), nullement considéré comme une source potentielle d'élévation spirituelle. Puis l'épistolier passe à quelques conseils édifiants sur la lecture d'un livre de Ernest Hello, «œuvre magistrale, d'une merveilleuse nudité, âpre comme la vérité, profonde» (*L*, 62),

28. *Ibid.*, p. 224.

29. Fernand Dumont, *loc. cit.*, p. 5.

30. Cité par Fernand Dumont, *loc. cit.*, p. 2.

31. Saint-Denys Garneau, lettre à Jean Le Moyne, janvier 1934, *Lettres à ses amis*, p. 96.

32. Fernand Dumont, *loc. cit.*, p. 13-14.

précisant qu'il n'a pas apporté cet ouvrage à Sainte-Catherine, car «avec lui [il] n'aurait[il] pas eu le courage de [se] fourrer le nez dans les cours du révérend J.» (L, 62). Cette lettre, célébrant la pratique autodidacte, semble prôner une réforme scolaire, conformément à maints discours de l'époque. Évidemment, critiquer l'école est le lot éternel de tout collégien, mais le parallèle entre le cas présent et son contexte socioculturel mérite tout de même d'être mis en lumière.

Dans le Québec des années trente, offrir une lettre sans manifester l'espoir d'un retour, de même que faire le don de conseils moraux et éducatifs, c'est intégrer à son discours des fragments de l'idéologie ambiante. Mais la lettre qu'écrit Saint-Denys Garneau en ce 30 décembre 1932 n'est pas qu'un pur reflet de cette *doxa*, ne serait-ce qu'à cause du ton parodique qu'y prend initialement l'auteur, notamment envers l'onction à Béthanie : «Car vous aurez toujours des putains parmi vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours³³!» (L, 61) La parodie et l'autodérision qui se dégagent de certains passages invitent ainsi le lecteur à ne pas toujours prendre l'épistolier au pied de la lettre. Dans le troisième paragraphe de son épître, Garneau écrit également : «Que votre doigt touche et que vos yeux voient; voici que se réalise la parole à laquelle vous n'avez pas voulu croire. Voici que je vous écris [...]» (L, 61) Le destinataire substituant sa parole épistolaire à la parole divine, symbole parfait du don, l'appropriation du discours catholique semble atteindre un point extrême au moment même où la lettre bascule une fois de plus dans la parodie. La relation équivoque qui s'instaure ici entre Saint-Denys Garneau et la *doxa* catholique, l'épistolier reprenant celle-ci à son propre compte tout en s'en distanciant, pourrait-elle être généralisée afin de caractériser l'ensemble des rapports entre la lettre communautaire de 1932 et l'idéologie du don? En fait, il est temps d'apporter quelques nuances à une lecture qui verrait en cette missive le portrait d'un don unilatéral. C'est d'ailleurs la poétique même du genre épistolaire qui l'exige : toute lettre, parce que adressée explicitement à une ou plusieurs personnes, est nécessairement une entreprise de communication ; or, cette communication implique une certaine attente concernant l'autre et un espoir minimum de retour.

33. La métamorphose subie par l'onction à Béthanie est elle-même représentative du fonctionnement du discours social, et on pourrait la rapporter à l'«équivalence allégorique très efficace» entre la prostituée et le chômeur que promeut «la rumeur montréalaise» des années trente (voir Pierre Popovic, «Saint-Denys Garneau, celui qui s'écrit», *Études françaises*, vol. XXX, n° 2, 1994, p. 121). En effet, la tendance de Saint-Denys Garneau à la contrefaçon ludique ne l'affranchit pas de l'hégémonie discursive de son époque, puisque c'est dans le même réservoir d'idées et de mots que ses contemporains qu'il puise pour écrire ses missives. Pour une réflexion théorique sur cette question, voir Marc Angenot, «Le discours social : problématique d'ensemble», *Cahiers de recherche sociologique*, vol. II, n° 1, avril 1984, p. 19-44, particulièrement p. xx : «bla-bla-bla.»

Lecture institutionnelle d'une dette épistolaire

Qu'attend notre épistolier-comptable de ses destinataires? Il convient de s'interroger à nouveau sur la signification du don. La logique du don, on l'a dit, s'oppose à la pensée utilitariste qui méconnaît le désir de donner. À l'autre extrême, la morale chrétienne, celle-là même dont Saint-Denys Garneau pastiche les harangues, occulte l'attrait de l'acquisition et fait du don un acte purement charitable, unilatéral et gratuit. Ainsi que le relève à juste titre Jacques T. Godbout, en présentant le don comme une œuvre sans aucun espoir de retour, le discours religieux le transforme en un geste divin. La conception chrétienne du don se révèle en conséquence l'exact pendant de l'utilitarisme: elle nie le don. Pour éviter de sombrer dans ce deuxième écueil qu'est l'acte gratuit (au sens marchand du terme, c'est-à-dire une pure perte), Godbout suggère de «penser le don, non pas comme une série d'actes unilatéraux et discontinus, mais comme une relation³⁴», comme un échange, voire comme le rapport social par excellence. Aux deux moments déjà mentionnés (*donner* et *recevoir*), il faut donc en ajouter un troisième: rendre. Godbout en vient ainsi à définir le don comme «toute prestation de bien ou de service effectuée, *sans garantie de retour*, en vue de créer, nourrir ou recréer le lien social entre les personnes³⁵».

Le commerce instauré par le don ne se distingue pas de l'échange utilitaire par la seule valorisation du premier moment de cette trilogie. Il tisse, entre donateur et donataire, un lien d'une nature particulière, qui met le second «à la merci» du premier³⁶. En effet, le don engendre une dette à laquelle il est impossible de mettre fin. C'est ce qui se produit chez Saint-Denys Garneau. En insistant sur la valeur de son don sans pour autant la chiffrer, l'épistolier prive ses destinataires d'un recours potentiel à une logique marchande. Grâce à cette logique, ceux qui reçoivent pourraient mettre un terme à la dette en restituant l'exact montant de ce qui leur fut donné. Or, «[l]e don a horreur de l'égalité. Il recherche l'inégalité alternée³⁷». Privés d'un système de mesure adéquat, les destinataires de Saint-Denys Garneau ne peuvent donc *remettre*, mais seulement *redonner* et relancer ainsi l'échange à l'infini. N'oublions pas que l'épistolier rend cette éventuelle remise d'autant plus incertaine qu'il doute de la capacité de ses correspondants à donner, du moins dans l'immédiat³⁸. La logique de cette lettre est donc celle-là même du don:

34. Jacques T. Godbout, *op. cit.*, p. 15.

35. *Ibid.*, p. 32. Je souligne.

36. Comme le fait remarquer Godbout, *op. cit.*, p. 16.

37. *Ibid.*, p. 51. Voir aussi p. 252-253 et p. 300, où l'auteur écrit: «L'équilibre du don est dans la tension de la dette réciproque.» Cet équilibre qui se refuse au calcul de l'équivalence, sans quoi les dettes s'annuleraient et le lien du don disparaîtrait, rappelle étrangement «l'équilibre impondérable» de Saint-Denys Garneau («C'est là sans appui», *Regards et jeux dans l'espace, Œuvres*, p. 9).

38. Il est tentant de voir en Saint-Denys Garneau une sorte d'usurier épistolaire qui, postulant l'incapacité de ses destinataires à écrire dans l'immédiat, miserait sur une réponse à

affirmer d'emblée l'impossible égalité de l'échange pour mieux donner et mieux lier.

On comprend que, dans un tel système, recevoir est particulièrement lourd de conséquences. Tandis qu'une conception utilitariste de l'échange fait de l'acquisition l'instant suprême du gain, la logique du don transforme cet instant en l'*acceptation* d'un lien. La lettre perdue ou jetée au panier, c'est-à-dire vouée à une fin de non-recevoir, serait un don qui achoppe. Nous avons déjà observé que Saint-Denys Garneau ne s'attarde pas à décrire l'éventuelle réception d'une lettre. Mais l'évocation de ce moment crucial qu'est l'acceptation n'est pas complètement absente de sa missive. Elle se retrouve à la toute fin de celle-ci, dans le succinct «Faire suivre». Faire suivre, c'est indiquer par un geste concret que l'on accepte la lettre, le pacte et le lien qu'elle contient. Et même davantage : c'est déjà faire le geste de (re)donner. La lettre circulaire est ainsi particulièrement révélatrice du cycle instauré par le don et de son caractère foncièrement social³⁹. En écrivant une lettre circulaire, l'épistolier prend une mesure supplémentaire pour que l'échange ne puisse être rompu : il le place à un autre niveau, celui de la communauté des destinataires.

Comment expliquer, dans le Québec des années trente, le recours à cette forme singulière de lien qu'est le don épistolaire? Après avoir lu cette lettre comme une entreprise charitable et désintéressée, soyons maintenant cynique : posons l'hypothèse selon laquelle notre comptable voudrait, en écrivant à ses amis, faire un investissement qui pourrait éventuellement servir sa carrière d'écrivain. Bien que trop élogieux pour paraître sérieux, supposons que l'autoportrait épistolaire de Saint-Denys Garneau n'en demeure pas moins une tentative de séduction. Prétendre que l'épistolier veut ainsi se faire estimer d'un point de vue professionnel, c'est présumer qu'il aspirait déjà, à cette époque, à devenir poète. Or, «[il faut lire les premiers textes, écrit Gilles Marcotte, les premiers essais, les premières lettres de Saint-Denys Garneau pour prendre la mesure du désir qui le poussait vers l'écriture⁴⁰». C'est ce que permet par exemple la lecture des lettres à Françoise Charest, écrites entre 1928 et 1931. Dans celles-ci, remarque encore Marcotte, «tout ce qu'il veut, d'évidence, c'est s'exercer à l'écriture, se faire des muscles littéraires [...] : le jeune homme

long terme et sur l'accroissement de la dette qu'engendrerait ce délai. Godbout soutient toutefois qu'en insistant trop sur ce taux d'intérêt implicite (on reçoit toujours plus qu'on ne donne), on réduit à tort le don à un échange marchand déguisé, son sens ne pouvant dès lors que nous échapper, puisque dans la logique du don le débiteur qui *rend* ne met pas fin à la dette, mais la relance en devenant à son tour usurier (voir Godbout, *op. cit.*, p. 187 et 190).

39. Au sujet du réseau social dans lequel s'inscrit généralement le don, réseau dépassant le seul échange bilatéral, voir Godbout, *op. cit.*, p. 187.

40. Gilles Marcotte «Force de Saint-Denys Garneau», *Voix et Images*, n° 58, automne 1994, p. 44.

se sert de sa correspondance et de sa correspondante pour se renvoyer l'image de l'écrivain rêvé⁴¹. Il est également possible de penser que Saint-Denys Garneau *se servait*, bien que d'une façon différente, de Jean Le Moyne, de Claude Hurtubise et des autres membres de *La Relève* à qui il offrait ses lettres.

Michel Biron, dans un article intitulé «Configurations épistolaires et champ littéraire: les cas d'Alfred DesRochers et de Saint-Denys Garneau», propose une telle lecture institutionnelle⁴². Il remarque que le Québec de l'entre-deux-guerres se caractérise par «[...] l'absence de salon littéraire, de revue spécifiquement littéraire, bref de milieux où les écrivains pourraient socialiser entre eux⁴³». Ajoutons que ces derniers n'ont accès qu'à un marché du livre fort restreint, ne peuvent bénéficier d'aucun prix littéraire d'importance et ne voient pas leurs œuvres enseignées dans les collèges et dans les universités. Michel Biron en conclut que, dans le Québec des années trente, les relations littéraires fonctionnent selon un schéma précapitaliste, schéma qu'un Pierre Bourdieu expliquerait par l'absence d'un champ autonome dûment constitué⁴⁴. Dans un tel contexte, Biron soutient que c'est justement «à la correspondance que revient le rôle de structurer les relations littéraires⁴⁵». Faute d'institution autonome, la lettre offre à l'écrivain ce qui lui fait défaut, soit une «chaîne d'interdépendances entre des individus⁴⁶», un lieu de socialité qui lui soit propre. La pratique épistolaire crée les réseaux nécessaires à la diffusion et à la lecture des œuvres.

En investissant dans une communauté épistolaire constituée par certains membres de ce qui allait devenir *La Relève*, Saint-Denys Garneau aurait misé particulièrement juste. En effet, outre *Regards et jeux dans l'espace*, la quarantaine de textes publiés par l'auteur le furent presque tous dans cette revue. De plus, compter sur l'échange épistolaire, c'est entretenir l'amitié. Dans la lettre du 30 décembre 1932, l'épistolier met les bouchées doubles lorsqu'il traite ce sujet, ne laissant planer aucun doute dans l'esprit de ses destinataires qu'il salue grâce à un non équivoque «Votre fraternel ami» (L, 66). Or, la suite de l'histoire fera de cette pratique une règle d'or: «Entre [Saint-Denys] et *La Relève*, écrit Biron, tout se monnaie en amitié⁴⁷.» L'expérience intime sera elle-même au cœur du dis-

41. *Ibid.*, p. 44-45.

42. Michel Biron, «Configurations épistolaires et champ littéraire: les cas d'Alfred DesRochers et de Saint-Denys Garneau», Michel Biron et Benoît Melançon (dir.), *Lettres des années trente*, Ottawa, Le Nordir, 1996, p. 109-124.

43. *Ibid.*, p. 111. Notons que, en 1932, *La Relève*, qui permettra la diffusion de la plupart des écrits de Garneau, n'a pas encore été créée.

44. Rappelons que la logique du don représente elle aussi une alternative à l'organisation économique moderne.

45. Michel Biron, *op. cit.*, p. 111.

46. *Ibid.*, p. 110.

47. *Ibid.*, p. 115.

cours de cette communauté, de même que les valeurs de sincérité et d'authenticité. C'est ce que reflète la critique publiée par Robert Élie au moment de la parution du recueil de Saint-Denys Garneau : « Un livre de choix est un livre vrai, authentique parce que par lui seul nous faisons une reconnaissance particulière. Et j'ai la conviction que *Regards et jeux dans l'espace* est un de ces livres⁴⁸. » Or, l'intimité et la sincérité sont des valeurs propres au genre épistolaire.

Dans le Québec des années trente, les conseils littéraires auxquels s'adonne l'épistolier ne sont pas sans suggérer une certaine velléité carriériste. Gilles Marcotte observe effectivement qu'à cette époque « [l]a critique, légitimée par l'édition, [...] devient un genre littéraire conscient de son éminente dignité, qui entend traiter d'égal à égal avec les autres genres. [...] Le critique, au début des années trente, est un écrivain de plein droit⁴⁹ ». Conseiller un livre de Ernest Hello (comme parler de son futur historien⁵⁰), c'est déjà se représenter, aux yeux de ses lecteurs, sous les traits d'un homme de lettres digne d'intérêt. En investissant dans une communauté épistolaire, le personnage du comptable est donc probablement moins désintéressé qu'il n'y paraissait d'abord. Donner une lettre, créer une dette entre correspondants, c'est en quelque sorte spéculer sur la valeur institutionnelle de l'amitié ; le risque n'est peut-être pas très grand, mais un certain calcul, la dépense et l'espoir d'un profit s'y trouvent.



Dans la lettre qu'il écrit en ce 30 décembre 1932, Saint-Denys Garneau se présente donc sous les traits d'un comptable et d'un donateur. Profondément engagé dans l'idéologie de son temps, malgré ce que l'on a souvent prétendu, il puise dans celle-ci pour penser la ville, l'économie et l'éducation. Le ton parfois parodique de la missive, de même que la dimension communicative du don, attirent l'attention sur l'aspect pragmatique des propos et invitent à les interpréter dans une perspective institutionnelle. À mi-chemin entre les idéologies utilitariste et chrétienne, cette pratique du don épistolaire semble en effet dotée de certains accents corporatistes et rappelle l'étonnante formule « intérêt désintéressé » (*L*, 61) qui apparaît sous la plume de Saint-Denys Garneau au début de sa lettre.

Les divers points de vue considérés dans cette étude ne sauraient évidemment épuiser les approches du texte de Garneau. Ainsi, il serait possible d'approfondir l'analyse des rapports entre cette missive et les

48. Cité par Gilles Marcotte, *Littératures et circonstances*, p. 59.

49. *Ibid.*, p. 53.

50. Dans la même lettre, Saint-Denys Garneau prophétise en effet, encore sur le mode parodique : « Mon historien pourra dire de moi : "Il a passé parmi les siens, et les siens ne l'ont pas connu." » (*Lettres à ses amis*, p. 62)

discours dominants dans le Québec des années trente en se penchant sur tout ce qui, chez elle, relève de la citation et du démarquage, voire d'une certaine ironie légère. De même, il serait intéressant d'aller lire ce qu'il advient de l'activité économique dans d'autres lettres garnéliennes. On observerait probablement alors, dans la correspondance de la maturité, une forme exacerbée de l'administration épistolaire, de même qu'une progressive dévaluation du comptable lui-même.